NOVEMBRE.

Au-delà des rousseurs éparses des feuillées,
Les coteaux gris et bleus estompent leur décor
Parfumé par les bois et les terres mouillées.
Le vent souffle du Sud avec un mol essor :

Parmi les sarments bruns des vignes dépouillées
La grive aux petits cris éloignés, glane encor.
L'azur bleuit et calme a des douceurs noyées
Où le soleil diffus étend son disque d'or.

De longs fils de la Vierge à la trame ténue
Flottent, soyeux et blancs, sur la campagne nue
La paix des horizons entoure notre amour.

Dans un silence heureux l'âme plane, ravie.
Car novembre est encor du charme et de la vie.
Comme le crépuscule est encore du jour.

ANNA HELD—"MISS INNOCENCE"—TTLANE.

Mondanités.

Mme W. C. C. Claiborne est de retour de New-York où elle a passé plusieurs mois chez son gendre et sa fille, le Dr et Mme Herbert Claiborne.

Mme J. W. Libby et Mlle Edith Libby revenant d'Europe sont arrivées lundi.

Le Dr et Mme Francis J. Kearny, de Plaquemine, sont actuellement les hôtes de M. J. B. Levert.

M. et Mme George W. Clay et leurs enfants sont partis ces jours derniers pour Atlantic City où ils passeront quelques semaines.

M. et Mme Oscar Putnam et leur famille sont de retour de Chicago.

M. et Mme George B. Christie sont de retour d'un séjour à Brown's Wells, Miss. Mlle Numéa Baquié, la soeur de Mme Christie passera l'hiver avec elle.

Très brillante affluence mardi au Country Club, rendez vous habituel de l'élite mondaine, où avait lieu un dîner et une fête de Halloween. Des lanternes Japonaises et des citrouilles décoraient la pelouse et les galeries, et les salons étaient ornés de jack-o-lanterns, de fleurs jaunes, de pommes et de lumières électriques ombrées de jaune. L'orchestre de Mlle Blackman s'est fait entendre pendant la soirée. Remarqué parmi les personnes présentes, Mlles Ruth Hobson, Carrie Hayward, Lucy Claiborne, Adèle Ford, Marguerite Simpson, Elise Urquhart, Anina Legendre, Mathilde Kilpatrick, M. et Mme James A. Puech, M. et Mme W. D. Maginnis, M. et Mme Arthur LaCour, M. et Mme Morgan Gurley, M. et Mme John F. Tobin, Juge et Mme Rufus Foster, M. et Mme Ashton Hayward, M. et Mme Thomas Holford, M. et Mme Sidney White, M. et Mme Walter B. Gilliceau, Capt. et Mme James Dinkins, M. et Mme Randall Dugué, Mme W. W. Warren, MM. Randolph Gurley, George Labarre, Atwood Rice, James Pitot, Richard Duggan, Maurice Monrose, Walter Claiborne, Roy Terrell, Lynn Dinkins, Charles Finley, William Richardson, George Bright et beaucoup d'autres.

Mme Jules Cassard partira dans quelques jours pour New-York où elle va rejoindre M. Cassard.

Un événement marquant de la saison a été le mariage de Mlle Rebecca de Mendes Kruttschnitt, la fille de M. et Mme Julius Kruttschnitt, avec M. Henry Clifford Woodhouse, d'Angleterre, qu'on célébrait jeudi à cinq heures, à la résidence de l'oncle et la tante de la mariée, M. et Mme Joseph Paxton Blair, en présence des parents et de quelques amis intimes. Les salons de l'élégante demeure étaient profusément décorés à cette occasion de plantes vertes, de roses, de muguet et de chrysanthèmes blancs. Une marche nuptiale était exécutée par un orchestre quand la jeune et jolie mariée est entrée au bras de son père. Elle portait une toilette d'une richesse et d'une élégance suprême, en satin blanc garni de dentelles anciennes ayant appartenu à la famille Kruttschnitt. Une guirlande de fleurs d'oranger était posée sur ses cheveux et un long voile de tulle blanc recouvrait toute la toilette. Elle tenait un livre de prières en ivoire et or. La bénédiction nuptiale a été donnée aux jeunes époux par Monseigneur Laval de la Cathédrale St Louis. Le "best man" du marié était M. Ralph Hope Vere, d'Angleterre. Mme Kruttschnitt et Mme Blair recevaient aidées de Mlle Alma Kruttschnitt. Mme Kruttschnitt était superbe dans une toilette en tissu argent et or garnie de chiffon. Mme Blair était en dentelle noire. M. et Mme Woodhouse sont partis pour la Californie et s'embarqueront bientôt pour un voyage en Extrême Orient. A leur retour en Amérique ils demeureront à Klamath Falls, Ore., où M. Woodhouse a établi sa résidence.

M. et Mme Kruttschnitt et leur fils, M. John Kruttschnitt, repartent pour Chicago et se rendront de là à New York où ils vont demeurer.

Mme Charles Greene est arrivée mardi de Chicago où elle a passé quelque temps avec sa fille, Mme Robert Gaylord.

Charmante, la fête de Hallowe'en donnée mardi soir par les "Pumpkin Girls" à la résidence de M. Robert Loeliger, avenue Esplanade. Mlle Marcelle Loeliger, aidée de sa soeur, Mme Philip LeBlanc et des membres du club recevait les nombreux invités qui comprenaient, Mlles Martha Andrews, Marie Théard, Christine Ballard, Mathilde et Paula Merilh, Blanche Larue, Hilda Beltran, Ethel et Edwidge Friedrichs, Emma Desporte, Anna Graham, Hilda Roder, Margaret Thomas, Myrtle Daspit, Anna Mazerat, Gladys Cook, Rosalind Posey, Haydée Michel, Mildred et Ethel Crump, Juanita Woody, Betty Rembert, Paula et Olga Brierre, Lena Posey; MM. Stuart Maunsell, Walter Hardie, W. Mysing, Walter Clark, Tom Gragard, Emile Meyer, Albert Théard, Maunsell Brousseau, Clifford Morphy, Allen Freret, Richard Staigg, Ferdinand Larue, Stewart Handy, René LeGardeur, George Sarat, Charles Coiron, Fred King, Jules Michel, Tom Devlin, Sam Trufant, Roger et Louis Larue, E. Brooks, Roy Bastian, Lloyd Posey, Joe et George Bernard, Allen Harris, Bert Jones, Walter Baker, John Dart, George Hoffman, E. Wilkinson, Webster Belden et plusieurs autres. La décoration des salons était formée de fleurs jaunes et de guirlandes noires et or d'où pendaient des citrouilles et des pommes. La table dans la salle à manger avait une décoration typique.

L'Equipe de Yami donnera son bal annuel à l'Athénéum le 19 Janvier.

M. et Mme Richard Hynson font des invitations pour le mariage de leur fille, Mlle June Hynson, avec avec Peyton Wyatt Wood, qui aura lieu dans la chapelle de Christ Church, le 20 Nov. à 6 heures du soir.

M. et Mme Thomas Sully font des invitations pour le mariage de leur fille, Mlle Jean Sully, avec le Dr John Smythe, mercredi, le 8 novembre, à six heures, à la résidence des parents de la mariée, rue Calhoun. Une réception aura lieu après la cérémonie

Mme D. A. S. Vaught part aujourd'hui pour Richmond, Vie, où elle va assister à la convention des Filles Unies de la Confédération qui aura lieu du 6 au 8 novembre.

Le Phi Omega Phi, un club de toutes jeunes filles a donné une partie de Hallowe'en chez M. et Mme William S. Penick mardi soir. La salle à manger où un souper a été servi à la fin de la soirée était décorée aux couleurs du club : rouge et noir. Une citrouille formait la pièce de centre de la table qui était ornée de guirlandes d'asparagus et de rubans rouges et noirs, et il y avait à chaque couvert un souvenir approprié à la circonstance. Les personnes présentes comprenaient, Mlles Vera Penick, Alma Baldwin, Edith Legendre, Alice Pakerson, Helen Wright, Margaret Shaw, Mittie Clark, Douce et Edith Henderson, Dorothy Mandeville, Marion Blanchard, Alice Demarest, toutes membres du club, Mlles Marcelle Grima, Althéa Peuch, Joséphine DeGrange, Mildred Bobb, Althée Winship, Elizabeth Carroll, Regina Walsh Charlotte Riley, Elizabeth Lyons, Emily Blanchard, Louise Hyman et MM. Ballard Eustis, Gervais Favrot, Pierre Villeré, Wilkins Urquhart, Douglas Watters, William Monroe, Edmond Souchon, Robert Reynolds, L. Griswold, George Michinard, Emmet Parkerson, Allard Kaufmann, Sam Shepard, George Soulé, William Ernst, Alfred Penn, George Wash, Thorn Baldy, Morris Carroll, John Watermann, Harold Reynolds.

Mme I. Stauffer et Mlle Louise Stauffer qui ont passé plusieurs mois en Europe s'embarqueront pour New York la semaine prochaine.

Mme Walter C. Flower et ses filles, Mlles Adèle et Marion Flower sont parties récemment pour New York où elles feront un long séjour.

Mme Frank B. Hayne et ses enfants sont arrivés ces jours derniers de Hendersonville, C. du N. où ils ont passé plusieurs mois.

Rappelons que la fête organisée par Mlle Coralie Correjolles, Mlle Marie Guillot et Mme Henry Pitot, au bénéfice de la Maison Hospitalière, aura lieu dimanche prochain dans la salle de l'Union Française. Le programme comprend une ravissante comédie "A Joke on The Toy Maker" qui sera interprétée par Mlles Marietta Rocquet, Myrtle Adams, Marguerite Larue, MM. Emile Stouse et Sidney Villeré.

Parmi les autres enfants qui figureront dans la pièce, citons Mlles Léonie Larue, Olga Tosso, Claire Chalaron, Marietta Meunier, Corinne Dreuil, Louise Burthe, Vivian Meunier, Mildred Masson, Anna Jacob, et MM. Charles de la Vergne, Philippe Meunier, Henry Chalaron Henry Pitot, Chester Lawson et Ernest Villeré. Mlles Meunier auront charge de la tombola et la table de punch sera présidée par Mme Félix Larue. La limonade et les gâteaux seront vendus par Mlles Chalaron, et la crème à la glace par Mme W. Lawson et Mme Ed. Butler.

M. et Mme Hypolite Laroussini sont revenus récemment de Waveland et ont pris possession de leur nouvelle résidence sur l'Avenue St Charles.

Mme Lewis Hardie et ses enfants sont arrivés du Nord ces jours derniers après avoir passé quelque temps à la résidence de la famille Stauffer en Pennsylvanie.

Mardi soir, les "Pumpkin Maids," ont donné une très jolie fête de All Hallowe'en à la résidence de M. et Mme L. A. Bringier. Les décorations typiques étaient charmantes. Les assistants comprenaient Mlles Olga Sarrazin, Lydia Arnault, L. Bozonier, Olive Edwards, C. Poupart, E. Gueyjau, J. LaBranche, Inez Foucher, Edna et Evelyn Lewis, A. Dufilho, M. LeMarié, L. Crozat, E. Baccich, I. Jung, L. Rousset, A. Norton, R. Segarie, E. Adams, U. Van Pelt, C. Owen, A. Broad, A. Snyder, G. Bringier, J. LeMarié, A. Garic, A. Walker, MM. R. Soniat, W. West, H. Trépagnier, E. Carrière, B. Sullivan, H. Mottram, E. DeVergès, P. Luck, J. Lallande, J. Monrose, B. Landry, Q. Adams, D. Claiborne, E. Jorda, L. Hogan, H. Trépagnier, F. Sprague, D. Edwards, H. Waguespack, S. LeMarié, A. Villars, M. Labry, B. Hardy, M. Stockton, R. Landry, W. Plaisant, J. J. Bringier, H. Bierhorst, G. Lee, E. Pinac, J. St-Paul, E. White, W. Sancho, J. Thomas, E. Allgeyer, C. Arnault, C. Everett, H. Pursell, W. Dufilho, C. Brou, A. Harris, Dr W. Scott, G. Favrot, W. Meeker, J. Duquesnay et autres.

M. et Mme John M. Heyn sont de retour d'un voyage en Europe.

Le mariage de Mlle Eléonor Woodward fille de M. et Mme William Woodward, avec M. Clarence Blosser, d'Atlanta Geo., sera célébré le 15 Novembre à six heures à la chapelle Newcomb.

M. et Mme Walter Castanedo occuperont cet hiver une résidence à l'angle des rues Upperline et Dryades.

Mlles Virgie Legendre est de retour de Baltimore où elle a été pendant quelques temps l'hôte de M. et Mme Randall Freeman.

M. et Mme W. G. L'Engle sont arrivés d'Europe ces jours derniers.

M. et Mme Ivy Kittredge et leurs enfants sont de retour de Waveland où ils étaient les hôtes de M. et Mme Hypolite Laroussini.

Mme T. G. Stanton et Mlle Leola Stanton sont de retour de Baltimore.

M. et Mme Harry Pond ont donné une charmante partie de Halloween en l'honneur de Mlle Myra Pond et Mlle Mattie Marshall mardi soir. La maison était décorée de fleurs jaunes, de smilax et d'une foule d'objetes conforme à l'occasion. Mlle Pond et Mlle Marshall recevaient aidées de Mme Pond et de Mme S. P. Walmsley, Jr. Parmi les assistants, Mlles Agalice LeSassier McCaw, Anna Martin, Louise Laplace, Rebecca McCutcheon, Marguerite Horter, Jeanne et Aimée Hyman, Marie Antoinette Brown, Marjorie Bob, Irène Rhodus, Amélie Wheeler, Louise Culbertson, Carrie Chapman, Olive Manson, Nina Watters, Natalie Scott et MM. Frazier Rice, J. Chambers, Eugene et Francis Martin, H. Chapman, Thomas Collins, Arthur Lastrappes, Hyman Mithoff, Bernard Avegno, Charles Culbertson, Charles Calhoun, W. Allen, Harry Sneed, James Pagaud, John Woolfolk, N. Scott, Pendleton Morris, Jr, Jack Many et quelques autres.

Le mariage de Mlle Mabelle Hobbs et de M. Théodore Roehl sera célébré mercredi à six heures à la résidence des parents de la mariée, M. et Mme W. M. Hobbs. La réception qui suivra la cérémonie aura lieu de 6:30 à 8:30

M. et Mme Guy Rouen sont de retour de leur voyage de noces et demeurent avec Mme Douglas L. Gagnet rue Quartier

Mme Branch K. Miller et sa fille, Mlle Alice Miller sont arrivées vendredi de New-York où elles ont passé quelques semaines en quittant Atlantic City.

Monsieur Schmidt.

Comment était-il venu échouer dans cette petite commune de Saint-Christophe, au fond de ses "bruyères", lui qui était autrichien? Cela resta toujours mystérieux. On l'appelait : "Monsieur Schmidt", avec beaucoup de déférence, car il était lui-même d'une grande correction et d'une politesse extrême envers tout le monde.

Depuis quelques années, les rhumatismes l'avaient si maltraité qu'il se traînait sur deux cannes en guise de béquilles. Il longeait les murs de la petite ville à une allure d'escargot, fixant le sol de ses yeux gonflés par la myopie et protégés par de grosses lunettes d'argent. Il allait donner des leçons de violon dont il vivait pauvrement comme le vieux Schmuck du "Cousin Pons". Le reste du temps, son existence se trouvait confinée à l'extrémité du faubourg, dans une chambre humide et cartelée, au plâtre taché de moisissures, qu'on lui louait quatre-vingt-dix francs par an.

En dehors de ses élèves, il ne voyait que Gervais, le tourneur, auquel il avait appris, autrefois, le violon, par plaisir, parce que Gervais aimait la musique. L'existence laborieuse et droite de celui-ci avec sa femme Marguerite avait captivé Monsieur Schmidt. Le dimanche, quand il venait partager leur frugal repas, le vieux maître apportait toujours son dessert: un motif de Bellini ou une sonate de Mozart!

Il menait ainsi son petit train-train de vie, ni gai, ni triste, lorsqu'un jour, le brouillard qui flottait devant ses yeux, s'épaissit.... Tout s'éteignit au fond de ses prunelles devenues insensibles comme deux pierres blanches! Le ciel, les fleurs, les saisons, le vol des oiseaux, l'harmonie des paysages, les gestes et les couleurs, désormais, il ne verrait plus rien de tout cela! Mais ce qui le tourmentait bien davantage, c'était ses leçons, son unique gagne-pain! Une à une, on les lui retira. C'est une chose si humaine dans sa cruauté que de faire ceux que le doigt du malheur a touchés! — Alors, une grande tristesse s'appuya de tout son poids sur son âme, et pendant des journées entières, il demeurait inactif sur sa chaise, plongé dans sa douleur méditative.

Un soir, Gervais le tourneur, entra

—Monsieur Schmidt, lui dit-il doucement, il faut venir chez nous! Nous sommes seuls; ce n'est plus comme si nous avions des enfants! On s'ennuie, Marguerite et moi de notre solitude. Si mon père vivait, ou bien le sien, on s'en occuperait, n'est-ce pas, on flatterait ses manies, on causerait avec lui et les jours nous paraîtraient moins monotones! J'avais pensé, Monsieur Schmidt, vous qui avez toujours été pour moi comme un père, que vous accepteriez, peut-être cette place dans notre logis? On vous l'offre de grand cœur!

Le vieux musicien se pressait les tempes entre ses doigts tremblants et détournait ses pleurs qui coulaient sur sa face maigre et parcheminée. Il remercia Gervais et répondit qu'il désirait vivre oublié, enfoncé dans sa nuit et son isolement. Impotent, perclus, aveugle, il ne voulait pas embarrasser les autres, surtout le bon Gervais, la bonne Marguerite!

Le tourneur finit cependant par triompher de ses scrupules et de ses hésitations. Le modeste mobilier de M. Schmidt fut installé dans une petite chambre très propre, tapissée d'images coloriées, qui recevait le jour par une étroite fenêtre sur laquelle un rosier malingre fleurissait sa dernière rose d'automne.

Monsieur Schmidt se faisait à sa nouvelle vie, dans cet asile paisible, bien qu'il éprouvât souvent de la gêne à se sentir inutile, encombrant, et une sorte de honte à manger le pain que ces braves gens avaient tant de peine à gagner.

—Bah! disait Marguerite. On allonge un peu le bouillon de la soupe et l'on ne s'aperçoit pas de votre présence!

De son lit, très tard, le soir, il entendait ronfler la roue du tourneur :

—Mon bon Gervais, disait-il, tu n'es donc pas couché?

—Dormez, dormez, Monsieur Schmidt! C'est une commande pressée pour demain le marché!

Afin de lutter contre l'accablement et pour charmer les heures de travail de l'ouvrier, Monsieur Schmidt jouait les plus beaux morceaux de son répertoire. Il composait aussi des chansons, des complaintes, des airs agrestes exprimant les bruits que l'on entend dans la nature: l'orage, la pluie, le vent dans les feuilles, le sifflement des faux dans les blés, les rires des bergères; toutes les sensations retenues, toutes les caresses encloses dans son vieux cœur!

Mais cette dernière consolation devait lui être enlevée aussi!

Un matin, l'archet tomba de ses doigts ankylosés.

Dès lors, il se retira dans l'angle obscur de la cheminée, respirant l'odeur de la suie, taciturne, les mains oublieuses de son violon!

L'âme naïve fragée, il s'abandonna à la maladie, lentement, l'achemina vers le tombeau. L'hiver sillonnait aux portes l'ouvrier connu des pauvres gens. La vie devint difficile chez Gervais le tourneur. Le prix des vivres augmentait et l'ouvrage diminuait. Il fallut se résoudre à se séparer de Monsieur Schmidt qui serait mieux soigné maintenant à l'hospice que chez eux! Mais ils n'osaient pas le prévenir; ils se reposaient l'un sur l'autre de ce pénible soin.

—Eh bien? demandait Gervais. Lui as-tu dit?

—Non! Demain! demain, sans faute!

Et ils remettaient toujours!

Une après-midi, le facteur apporta une lettre.

—C'est pour Monsieur Schmidt! dit-il. Ça vient de loin! D'Autriche!

Le vieux musicien avait entendu.

—Ouvrez-la! ouvrez la vite! cria-t-il.

Marguerite décacheta la lettre, y jeta les yeux et, déçue :

—C'est une si drôle d'écriture, observa-t-elle, que je n'y comprends rien!

—Ma foi! moi non plus! dit le tourneur.

—Oui! fit Monsieur Schmidt. En effet c'est de l'allemand! — Mon Dieu! Si je voyais clair seulement cinq minutes! Vous ne pourriez pas m'épeler les lettres?..... J'essaierais de reconstituer les mots....

Non! Vous ne pouvez pas! Qui donc sait l'allemand à Saint Christophe? Le maître d'école, peut être? Ou monsieur le curé? Allez donc voir, mon bon Gervais!

Impressionné par l'insistance du malade, Gervais se rendit chez les personnes indiquées, mais pas une ne savait l'allemand.

Il revint tout décontenancé. Monsieur Schmidt s'agita, essaya de se dresser sur son séant.

—Il faut savoir pourtant! Savoir tout de suite!

Demain, ajouta-t-il d'une voix anxieuse et brisée, il sera peut-être trop tard!

Gervais recommença de nouvelles démarches. On lui enseigna enfin le comptable de l'usine Courtin, un Alsacien qui traduisit aussitôt le contenu de la lettre.

Et le tourneur revint, le visage rayonnant, cette fois. Puis, haletant d'avoir couru, sans penser à l'émotion qui pouvait être fatale au malade, il cria dès le seuil :

—Monsieur Schmidt! monsieur Schmidt! Vous êtes riche! Vous héritez de vingt mille francs!

Un grand frisson agita le vieux musicien. Il chercha un instant son souffle, et d'une voix entrecoupée :

—Gervais! Marguerite! mes amis! Approchez! fit-il. Vos mains.... Donnez-moi vos mains tous les deux! Là! Calmez-moi, dites! J'ai peur..... J'ai peur que la joie..... la joie, comprenez-vous!.... Ah! si longtemps vous m'avez nourri de votre pain, de votre amitié!.... Gervais, Marguerite! Je vais donc pouvoir m'acquitter envers vous! Si! Si! Ne m'interrompez pas; Dieu a permis cela! Mais..... il faut agir vite! Le notaire! Gervais! Le notaire!

Gervais partit de nouveau. La nuit couvrait déjà la rue. Un croissant de lune brillait au milieu du ciel comme une serpe d'argent. Une à une s'allumaient les petites clartés des soirs de province. Les fumées des toits traçaient dans le bleu sombre de courts sillons de cendre.

Monsieur Schmidt fit un signe. Marguerite accourut.

Il demanda d'une voix très basse :

—Viennent-ils?

Marguerite se dirigea vers la porte et interrogea la rue.

Le silence emplit la maison du tourneur. Seul, le balancier de l'horloge poursuivait sa marche cadencée. L'heure sonna au clocher de Saint-Christophe. Des pas glissèrent dans la rue : c'était l'hôtelier du "Lion d'Or". Il souhaita le bonsoir à Marguerite en passant. On entendit décroître ses pas....

Enfin, voici Gervais! Marguerite l'a reconnu là-bas, avec Monsieur Ramin, le notaire. Ils marchent vite....

—Monsieur Schmidt! Les voilà! cria-t-elle.

Et ouvrant la porte toute grande, un rayon entra avec eux.

Le [illegible] chapeau et [illegible] une [illegible], et s'assit près du lit de bois [illegible] cretonne rouge où Monsieur Schmidt [illegible], rue Monsieur Ramin [illegible] chaleureusement....

—Mais.... [illegible]....

—Oh! Il a toujours les yeux clos comme cela! murmura Marguerite avec colère. Se lamenter, toujours entendu!

N'est-ce pas, Monsieur Schmidt, que vous [illegible] entendez!

Monsieur Ramin, le notaire, est à!

Cependant, le poitrine de Monsieur Schmidt se soulève plus le drap comme tout à l'heure!

—I dort je t'dis! observe Gervais.

Le notaire se penche, écoute le cœur, puis se relève et secoue la tête :

—Mon pauvre Gervais, il est bien mort! Je suis venu trop tard! Il dort .... pour toujours!....

Et tandis que Marguerite s'agenouillait au pied du lit pour réciter la prière des trépassés, le tourneur considérait le visage de son vieux maître. Il exprimait une telle béatitude, que Gervais n'éprouva même pas une amertume devant cette dérision du destin qui avait fait mourir de bonheur Monsieur Schmidt avant qu'il ait eu le temps de s'apercevoir que ce qui causait sa joie ne serait jamais réalisé!

LA GLOIRE.

Le peintre Verlange venait de congédier son modèle. Fatigué par une longue matinée de travail, il s'approcha de la baie de l'atelier, tambourina une marche sur la vitre. La pluie d'automne entraînait les feuilles mortes dans sa chute. Elles couvraient d'une marqueterie brune et dorée les allées du jardin et l'avenue déserte.

A ce moment, un visiteur sonna à la grille. Il enfila des gants. Court et replet, vêtu de noir, il portait sous le bras une volumineuse serviette, pleine à éclater. La servante lui ouvrit la porte, et, peu après, présenta sa carte à Verlange.

Il lut un nom quelconque, souligné de titres vagues et nombreux, rédacteur à ceci, correspondant à cela.... Il se rappela qu'il avait accepté pour ce matin, un rendez-vous d'un publiciste. Il s'agissait sans doute d'une interview ou d'une demande de reproduction pour un magazine.

— Faites monter.

L'homme, tout de suite très à son aise, posa sa serviette sur une table, s'assit, parla :

— Cher maître, je vous remercie d'avoir bien voulu me recevoir. Je suis chargé par un éditeur important, de réunir les éléments d'une publication dont le besoin s'impose et dont la réussite est certaine : "Les Gloires françaises". En voici d'ailleurs un spécimen.

Preste, malgré son embonpoint, il dégangla sa serviette qui s'ouvrit avec une sourde explosion. Il en tira un épais fascicule où s'étalaient des portraits de célébrités, leurs biographies, il fit valoir le fini de la gravure, — des phototypes sur papier couché — de l'exactitude scrupuleuse des notices.

Il ajouta :

— J'espère mon cher maître que vous voudrez bien m'aider à réunir les pièces nécessaires en ce qui vous concerne, car votre place est naturellement dans ce panthéon de contemporains. Nous tenons à présenter des documents inédits. Avec votre consentement, notre photographe viendra prendre des vues de votre atelier et votre portrait. Le tout à nos frais, bien entendu. Et les épreuves vous restent. Voulez-vous avoir l'obligeance de me désigner un jour, une heure?

Il tira de sa serviette un carnet à souche, un crayon. Verlange, accoutumé à ces flattueuses petites servitudes de la notoriété, prit date docilement.

Cette fois, un imposant block-notes jaillit de l'inépuisable serviette. Le publiciste s'assit de nouveau et, plein d'une humble ferveur :

— Maintenant, je vous serais reconnaissant de me fournir les éléments de la notice. Les biographies présentées par les ouvrages similaires sont souvent entachées d'erreurs et nous tenons à nous renseigner directement près de l'intéressé. Inutile, cher maître, de vous dire que je connais et que j'admire toutes vos oeuvres. Mais, pour plus de sûreté, j'en dresserai la liste sous votre dictée.

Et, avec un plaisir nuancé de douce mélancolie, Verlange rappela les titres de ces principaux tableaux : la "Construction de la Tour Eiffel", son premier succès, presque un quart de siècle! Puis la "Mort du Président Carnot", l'"Inauguration de l'Exposition de 1900", toutes ces pages commémoratives où il fixait l'histoire anecdotique de son temps et dont il s'était fait une spécialité.

Attentif, approbateur, le publiciste écrivait toujours. Puis il quêta des dates. Celle de la naissance, des diverses médailles, de la décoration, de la rosette. Et Verlange dut revivre sa laborieuse existence.

Ensuite, s'excusant de son indiscrétion — mais le public est si friand de ces détails, il aime tant connaître l'intimité de ses grands hommes — il aborda un nouvel ordre de questions.

— Marié, n'est-ce pas?

Verlange acquiesça d'un signe de tête.

— Des enfants?

Deux grandes filles, l'une fiancée, l'autre qui bientôt allait faire de lui un grand père, déjà.

— Une autre?

— Helas! non.

Des travaux à côté?

Il confessa qu'il aurait aimé ciseler des métaux précieux s'il en avait eu le loisir.

— Les sports favoris?

Verlange, rivé à son chevalet, ne pratiquait guère d'exercice. Du fond de Neuilly, où il habitait, il gagnait quelquefois le Bois, s'offrait le tour des lacs. Mais la marche est un sport bien modeste. Heureusement qu'en anglais il prend un air plus relevé. Il avoua en rougissant un peu :

— Le "footing".

Le publiciste, satisfait, referma bruyamment son carnet, se leva, sangla sa serviette. Verlange s'apprêtait à le reconduire.

— Mon cher maître, je vous remercie vivement de votre bienveillance. Encore une fois, toutes mes excuses.

Mais, sur le seuil, il se retourna :

— L'ouvrage ne sera pas mis en librairie. Nous procédons simplement par souscription. Dois-je vous inscrire pour un exemplaire?

Ah! Le piège était vulgaire et connu. Mais les entreprises sérieuses, désintéressées, procèdent à des enquêtes analogues. Comment distinguer l'honnête dictionnaire d'une douteuse publication?

Verlange, pourtant timide par nature, prit un air supérieur, il sourit.

— Oh! ma biographie figure dans nombre d'ouvrages. Et s'il me fallait les acheter tous....

Mais l'homme avait de nouveau posé sa serviette sur une table. Il y prit une liasse de fiches, la feuilleta vivement

— Cependant tous ces messieurs ont souscrit.

Il citait au vol des noms célèbres. Verlange reconnaissait des confrères, des amis. Hélas! Ceux là avaient choisi un genre plus fructueux. La fortune leur avait souri davantage. Ces grands tableaux, dont l'exécution lui coûtait tant de peine, de frais et de temps, il les vendait mal. Il devait les faire acheter chichement par l'Etat. L'amateur ne s'en souciait pas. Les marchands s'en détournaient avec horreur. Et puis, les autres n'avaient peut être pas les charges écrasantes qui pesaient sur lui: des dettes anciennes à combler: la femme épousée sans dot — un ancien modèle: une fille mariée qui attendait après sa pension, l'autre fiancée, qu'il fallait établir. Bref, à la cinquantaine sonnée, l'inquiétude du lendemain, du jour même ...

Il trancha ferme et sec :

— Non. Je n'en ai pas besoin.

L'autre insistait :

— Enfin, monsieur, ce n'est que cent francs l'édition complète sur vélin.

Maintenant, Verlange remarquait sa manchette élimée, son faux col douteux, ses revers luisants, toute une misère en pardessus.

Comme cet homme devait le trouver dur et cupide, lui, le favorisé de la fortune, le peintre célèbre, l'heureux de la terre, qui se pavanait dans son veston de velours noir piqué d'une rosette à la boutonnière.

Navré, il essayait de pousser doucement le solliciteur vers la porte. Mais l'autre luttait pied à pied. Il dit, avec un très léger mépris dans le ton :

— Si vous trouvez que c'est trop cher, il y a encore une édition à quatre-vingts francs sur papier ordinaire.

Quatre-vingts francs!.... Ah! que de fois ils avaient manqué à la maison pour apaiser un fournisseur pressant, ces quatre louis là! Verlange agita la tête :

— Non, non. Pas plus cette édition-là qu'une autre. Je suis décidé.

Du geste, du regard, il le congédiait, brûlant d'en finir. Une fois encore, sur le palier, l'homme se retourna. Et d'une voix basse et grondante :

— Enfin, monsieur, si ce n'est pas pour le dictionnaire, que ce soit pour la peine que j'ai prise, pour moi. Je vis du placement, je n'ai que le courtage.....

Tragique, le duel de ces deux pauvretés, l'une qui se laissait entrevoir, l'autre qui ne pouvait pas se laisser deviner.

Excédé par cette lutte ingrate, Verlange trahit son impatience :

— Je vous dis que je ne peux rien. N'insistez pas. C'est inutile.

L'autre comprit enfin qu'il ne tirerait rien de ce client là. Et déçu, hostile, affamé peut être, il sortit en claquant la porte.

Derrière la vitre, Verlange le regardait franchir la grille, s'enfoncer sous la pluie, le long des interminables allées de Neuilly, son énorme serviette sous le bras. Que cet homme, trompé par les apparences, le crût âpre, insensible et dur, lui qui se savait bon, lui dont la vie n'était qu'un long sacrifice, voilà ce qui le ravageait.

Et il avait envie de courir après ce malheureux, de lui crier, en le tutoyant dans une communauté de misère : "Mais, mon pauvre vieux, ces quatre louis que tu me demandes, je ne les ai pas! Fouille mes poches, fouille ma maison, tu ne les trouveras pas!...."

Retraite volontaire.

Washington, 4 novembre—A sa propre demande le Col. Alfred Reynolds, du vingt-deuxième régiment d'infanterie, prendra sa retraite le 1er mars 1912, après plus de quarante-et-un ans de service actif. Le Col. Reynolds est né en Pennsylvanie en 1849 et a été assigné à l'académie militaire du New Jersey.